

DEUX CONCEPTIONS DIFFÉRENTES DE LA CONSTRUCTION DE L'ORGANISATION RÉVOLUTIONNAIRE

1. Quelques camarades possèdent l'admirable talent de découvrir des « révisionnistes » sous les déguisements les plus insoupçonnables ; leur science politique, unie à une morale austère (bien qu'individuelle) et à un sens solide de la hiérarchie, prend toute sa portée dans l'affirmation de la « primauté de la politique » comme primauté de l'épuration interne sur la lutte contre l'adversaire extérieur, c'est-à-dire les capitalistes, leurs représentants politiques officiels et non officiels, les progressistes plus ou moins « marxistes ».

Comme nous ne sympathisons pas avec ceux qui se servent d'« exemples historiques » cristallisés dans une « tradition révolutionnaire » toujours corrompue et qu'il faut continuellement restituer à sa pureté originelle, nous ne nous arrêterons pas ici à démontrer que cette attitude ressemble précisément à celle que Lénine présentait comme caractéristique du révisionnisme petit-bourgeois, et que Mao Tsé-toung a dénoncé comme exemple de subjectivisme, de sectarisme et de style stéréotypé.

Il est clair que si le marxisme-léninisme est la « science » de la révolution socialiste contre le despotisme, érigé en société, du capitalisme, s'il est la « science » de la construction de la société communiste, ce sera le prolétariat lui-même qui fera justice, dans la pratique, des idées et des comportements erronés, en les ignorant ou en les rejetant parce qu'insignifiants et ridicules plus encore que nuisibles.

D'autre part, si cette conviction constitue une adhésion sincère à la cause du prolétariat et de la révolution socialiste, elle ne peut justifier l'attitude d'autres camarades qui affichent, selon les cas, un mépris aristocratique ou de l'indulgence amusée à l'égard de

ces phénomènes, cultivant tranquillement leur petit jardin et se contentant de « leaderships » locaux, ou de l'estime des camarades « les plus mûrs ».

2. La montée révolutionnaire en Italie et dans les autres pays dominés par le capitalisme a subi ces dernières années une accélération grâce à trois éléments : a) le succès des luttes de libération dans beaucoup de pays coloniaux et semi-coloniaux et les nouvelles contradictions qui en sont issues ; b) l'incalculable exemple de la construction du socialisme et de la révolution culturelle prolétarienne en Chine, démonstration convaincante de la possibilité d'éliminer la division capitaliste du travail et de combattre les risques de bureaucratisation et de restauration du capitalisme ; c) la manifestation de contradictions sociales et politiques aiguës dans les pays « développés » occidentaux et orientaux, au cœur même et à la périphérie des deux « empires ».

Sans céder à un pessimisme catastrophique qui n'a jamais mené qu'à des positions opportunistes, il est possible d'affirmer que cette accélération ne suffit pas, à elle seule, à garantir le succès inévitable, « à brève échéance », de la révolution. Toutes les expériences révolutionnaires qui ont réussi — l'Octobre russe, la victoire du communisme en Chine, Cuba, le Viet-nam, la Guinée — sont le fruit à la fois de l'existence de contradictions objectives profondes et du « long travail » des révolutionnaires en vue de construire une organisation adaptée aux objectifs visés, adaptables aux circonstances concrètes (inévitablement changeantes et différentes de pays à pays mais toujours réductibles à la réalité capitaliste unique et immuable) et ramifiée dans le peuple et surtout dans le prolétariat.

Par contre, une caractéristique commune à toutes les expériences révolutionnaires qui ont échoué — la Commune, les tentatives de 1920-1921 en Allemagne et en Italie, l'Indonésie d'aujourd'hui (le terme « échoué » n'ayant pas plus un sens péjoratif que dans le jugement exprimé par Lénine sur 1905) — est le manque parfois total, d'une véritable organisation, au-delà des intentions et des impatiences idéalistes des cadres engagés dans la lutte.

Tirons, tout d'abord, de ces exemples, une conclusion qui nous touche de près en tant que militants : au cours des dernières luttes de masse dans notre pays, nos camarades engagés (je parle de ceux qui sont « vraiment » engagés, pas de ceux qui se contentent de faire beaucoup de tapage ou de théoriser à propos des batailles

et des motivations des autres) n'ont pas tenu suffisamment compte, dans la pratique quotidienne, de cet enseignement de l'expérience ; dans certains cas, ils se sont même laissé entraîner, dans l'enthousiasme du moment, à considérer cet enseignement comme dépassé.

Cette attitude on l'a surtout vu prendre dans les luttes étudiantes où persiste — parallèlement à la prolétarianisation de larges couches, dans le cadre d'un processus analogue et plus vaste qui frappe en ce moment des secteurs importants de la petite-bourgeoisie — l'influence de la classe d'origine et surtout l'ambiguïté objective de la situation sociale du milieu étudiant dans son ensemble ; ces éléments empêchent encore une démystification radicale de l'individualisme et des conceptions triomphalistes, volontaristes et superficielles de la révolution.

Il est donc clair que les camarades qui ont énergiquement souligné la nécessité d'une organisation ont joué un rôle positif, peut-être même décisif, dans cette phase du développement de la lutte des classes en Italie : de cette manière, en effet, ils ont « poussé » même ceux qui ne sont pas disposés à accepter leur façon de penser, à se poser le problème concrètement et pas seulement à un niveau académique, attentiste, rhétorique. Et il est aussi clair désormais que le problème de l'organisation révolutionnaire est le problème-clef que devront résoudre, en Italie, au cours des années qui viennent, tous les révolutionnaires sincères, non seulement sur un plan théorique, mais aussi au moment de formuler leurs choix pratiques de vie et de travail politique.

3. Nous plaçant à un point de vue dialectique, nous sommes cependant convaincus — même si cela peut sembler paradoxal — que les camarades qui ont aujourd'hui posé le problème seront aussi, au niveau politique, les moins capables de participer et de contribuer par des apports positifs, au processus qu'ils ont aidé à mettre en marche.

Il ne s'agit pas ici de succès ou d'insuccès quantitatifs immédiats dont toute l'expérience révolutionnaire du passé (l'expérience bolchevique pour commencer) prouve le peu d'importance, et qu'il faudrait vérifier en tout cas en termes de composition de classe. Il est cependant nécessaire de souligner certaines raisons de désaccord grave, qui font que ces camarades constituent quelquefois, là où ils agissent, un gros obstacle au plein développe-

ment des énergies révolutionnaires actuelles et potentielles. Ces raisons concernent précisément, aux niveaux pratique et théorique, le concept de construction de l'organisation révolutionnaire.

Lénine écrit, dans son essai sur la pensée de Marx : « Ce n'est que l'évaluation objective de tout l'ensemble des rapports réciproques de toutes les classes d'une société donnée, sans exception et, en conséquence, la considération du degré de développement objectif de cette société et des rapports réciproques entre elle et les autres sociétés, qui peut servir de base à une juste tactique de la classe d'avant-garde. En outre, toutes les classes et tous les pays doivent être vus non dans une position statique, mais dynamique (dynamique dont les lois dérivent des conditions économiques d'existence de chaque classe). Le mouvement, à son tour, ne doit pas être seulement considéré du point de vue du passé, mais aussi du point de vue de l'avenir, et non à la manière vulgaire des évolutionnistes (qui ne s'intéressent qu'aux transformations lentes), mais dialectiquement. »

De ce texte, nous pouvons tirer quelques idées claires et de grande valeur en ce qui concerne l'organisation.

a) « S'enraciner dans les masses » est un processus dialectique, résultat du développement simultané du travail politique de pénétration et d'agitation d'une part et, d'autre part, de la capacité de généraliser les exigences des masses à la lumière d'une analyse « scientifique » de toutes les variables dont le jeu détermine leurs conditions actuelles (y compris une analyse des masses elles-mêmes en termes de classe) ;

b) Un élément de volontarisme intervient « seulement » au moment où, après avoir pris conscience des conditions concrètes, on « décide » de développer l'organisation révolutionnaire ; mais il « ne doit absolument pas intervenir » (sauf comme effort de cohérence dans la poursuite de l'objectif) « dans le processus de formation de l'organisation elle-même » ;

c) La réalité de la classe, comme celle de la société capitaliste, n'est pas statique, mais dynamique ; donc, l'enracinement profond dans les masses ne peut être conçu comme une opération « pédagogique », c'est-à-dire comme une superposition mécanique d'une « théorie » préexistante et toujours égale à elle-même, à des exi-

gences revendicatives et de lutte qui se reproduiraient elles aussi toujours égales à elles-mêmes.

4. Ne pas tenir compte de ces indications signifie :

a) Réduire le « travail théorique » à un enregistrement cyclique et dâment enthousiaste, des « bonds en avant » réalisés ailleurs, que l'on n'avait pas su prévoir ni, selon une prise de position internationaliste correcte, aider dans leur développement, même dans les limites de ses propres forces ;

b) Se trouver contraints « sur le plan du travail et de la lutte politiques », à réaliser un autre type de « bonds en avant » qui, improvisés sans aucune ligne tactique et stratégique cohérente (même à moyen terme), sont rendus nécessaires par les rythmes et les formes spécifiques du développement capitaliste à propos duquel on s'est contenté de répéter et de diffuser, auprès des militants, des concepts généraux ou même vagues (et par conséquent idéologiques).

c) Concevoir la formation de cadres révolutionnaires comme un processus distinct de la participation aux luttes de masses, ce qui conduit au même résultat, quoique pour des raisons opposées, que l'attitude de ceux qu'on accuse de « révisionnisme » : les uns sont mauvais « pédagogues » par refus d'assumer au moment voulu et avec l'énergie nécessaire les tâches d'orientation et d'accélération du processus révolutionnaire ; les autres sont mauvais « pédagogues » par sectarisme, style stéréotypé, manque d'analyse en termes de classe et, par conséquent, populisme.

5. Est un mauvais homme politique, inutile au prolétariat, sinon inconsciemment et pathétiquement complice (dans son maximalisme verbal et sa surestimation de la moralité individuelle) des duperies révisionnistes du « marxisme » parlementaire, celui qui ne comprend pas les vrais termes du problème que nous devons affronter aujourd'hui. Il est inutile, pour citer un exemple courant, de connaître par cœur *Que faire ?* et *l'État et la Révolution* en les concevant comme des modèles statiques auxquels on se conforme de manière volontariste ; ce dont nous avons besoin, c'est de personnes qui sachent revivre concrètement le cheminement de ces élaborations, sans oublier qu'à leur origine se trouve « Le Développement du capitalisme en Russie », et que les positions

soutenues dans « *l'État et la Révolution* » — comme le dit Lénine lui-même dans une lettre « du printemps 1917 » — doivent être considérées comme un « saut qualitatif », en termes politiques, par rapport aux positions précédentes.

« Il ne s'agit pas en ce moment de faire une classification théorique, écrit notamment Lénine dans la *III^e Lettre de loin*, datée du 11 mars 1917. Ce serait commettre une erreur très grave que de prétendre étaler les objectifs de la révolution, les tâches pratiques, urgentes, complexes, sur le lit de Procuste d'une « théorie » rigide, plutôt que de voir dans la théorie avant tout et surtout un « guide pour l'action ». »

Cela signifie que, d'une part, est mauvais révolutionnaire celui qui sépare l'étude des textes théoriques de l'étude continuelle et approfondie des formes spécifiques du développement capitaliste et de la lutte de classes actuels ; d'autre part, et encore plus celui qui prétend embaumer dans une scolastique immobile et monolithique ces textes qui représentent au contraire un témoignage vivant et multiple de l'expérience révolutionnaire passée et que nous avons le mandat de poursuivre.

Comprendre cela et agir en conséquence signifie accepter la perspective de la construction de l'organisation, assumer la responsabilité d'en accélérer la formation à tous les niveaux, mais aussi la voir correctement comme une longue marche révolutionnaire, qui ne prendra un aspect triomphal que quand elle aura atteint les objectifs généraux. Cela signifie faire en sorte que les vrais révolutionnaires, et non les partis révisionnistes forment, en rejetant le style volontariste et exalté d'aujourd'hui, une ligne de démarcation politique qui distingue le peuple de ses oppresseurs et de leurs alliés, dans le pays où nous vivons.

Cela veut dire rejeter l'usage révisionniste qui est de trahir dans les faits les enseignements du marxisme tout en les revendiquant verbalement. Cela veut dire, enfin, redécouvrir le travail politique humble et continu, à tous les niveaux, sans publicité ni déclarations tapageuses qui ne correspondent pas aux progrès réels du mouvement, et qui permet d'apprendre des masses sans pour cela renoncer à enseigner ; cela ne doit néanmoins pas signifier que la théorie révolutionnaire n'est que la généralisation d'une multiplicité d'expériences locales, comme s'il n'existait pas de science et d'histoire du prolétariat et de ses révolutions, accumulées au cours de plus de deux siècles.

Mais tout cela ne sera possible — au-delà de toutes les différences secondaires d'opinion et de position qui persisteront encore, au cours de cette phase, dans le mouvement révolutionnaire — que là où les camarades montreront avant tout la capacité et la volonté de développer des « analyses de classe » sérieuses du contexte local, général et du secteur dans lequel ils travaillent, en tenant compte non seulement des situations, des phénomènes et des rapports sociaux et politiques immédiats, mais aussi de l'histoire du développement capitaliste et du prolétariat dans le pays, dans la région, la province, la zone ou la commune où ils opèrent.

Ce n'est que de cette manière que l'étude des textes théoriques pourra se traduire en capacité de prévision et d'élaboration tactique et stratégique, en travail politique efficace, en unité croissante avec les masses.

6. Si le problème principal est, pour nous, aujourd'hui, celui de la croissance de l'organisation (à ne pas confondre à ce niveau avec le développement purement quantitatif), il est bon que tous les camarades, et surtout les étudiants, se mettent en tête :

a) que l'ennemi est le capitalisme ;

b) qu'on ne le combat nullement en se limitant à déclarer qu'on le hait, sans en connaître les articulations concrètes et réelles et sans savoir faire de cette connaissance la base du travail politique au niveau de la classe ;

c) que cela signifie organisation collective et discipline, mais aussi choix individuels clairs, souvent désagréables, jamais héroïques ou triomphalistes ;

d) que la seule manière de déclencher correctement un processus qui aille dans ce sens, sans se traquer par la fondation d'une énième secte, est d'observer scrupuleusement — et surtout dans les rapports entre militants, et dans les rapports avec les prolétaires et les personnes sincèrement révolutionnaires — les indications de Mao Tsé-toung sur les risques de subjectivisme, de sectarisme et de style stéréotypé, selon les deux règles : « Apprendre des erreurs passées pour n'en plus commettre à l'avenir » et « Soigner la maladie pour sauver le patient. »